

Et elle pleurait en ce moment : pour prouver à sa fille combien était immense son affection, elle eût voulu que le hazard amenât un de ces événements inouïs, et impossibles ; elle était honteuse de l'amour de Marguerite pour Alice, et honteuse de ce que cet amour rapetissait le sien.

—Des larmes ! toujours des larmes ! rien que des larmes ! se disait-elle : elle n'en a répandu qu'une seule, elle, et cette larme lui a plus coûté à répandre que tous les miennes ensemble. Il fallait que l'une de nous se dévouât pour Alice : j'ai pleuré, moi ; elle, sa mère, a accompli le sacrifice exigé ; oh ! j'aime moins Alice qu'elle, moi si vaine de mon amour !

Elle était bien pâle en parlant ainsi ; elle se traîna jusqu'à son canapé, se laissa tomber dessus et pensa ; oh ! combien tristes étaient ses pensées, et qu'amères devaient être les pleurs qu'elle versait !

—Elle va s'éloigner, murmura-t-elle : s'éloigner pour toujours, et moi je resterai ; sa vie va se consumer dans le désespoir, et moi dans quelques jours, quand je verrai Alice heureuse, mes chagrins s'en

iront, je redeviendrai heureuse du bonheur de ma fille, et j'oublierai peut-être à quel prix ce bonheur a été acheté ; elle ira loin, bien loin de ce pays, et moi j'y demeurerai ; elle parcourra le monde en exilée afin de fuir sa douleur ; son existence sera un supplice de chaque jour, et la mienne une fête continuelle.

Elle leva les yeux au ciel.

—Non, cela ne sera pas.

Elle sembla méditer de nouveau.

—Elle en mourrait, continua-t-elle, oui, elle en mourrait, et je ne dois pas la laisser mourir ; je ne veux pas qu'elle accomplisse jusqu'à la fin son horrible projet ; les remords d'ailleurs me poursuivraient partout, empoisonneraient ma vie, mon repos, ma félicité, et j'en mourrais à la longue ; cette femme sera heureuse, moi seule me sacrifierai ; elle m'a donné l'exemple, c'est un avertissement du ciel, et ma résolution est prise, elle est irrévocable.

Elle alla à son secrétaire, l'ouvrit, en tira un papier et écrivit à la hâte.

(A. CONTINUER.)

UNE PARTIE DE CHASSE DANS LE MICHIGAN.

PAR NAPOLÉON LEGENDRE.

Première Partie.—CHAPITRE VIII.

(Suite.)

Nous touchions presque aux roches et nous avions fait encore une fois le sacrifice de notre vie, lorsqu'une vague énorme nous enleva sur sa croupe et, par-dessus tous les brisants vint nous déposer, un peu brusquement peut-être, mais sains et saufs en tous cas, sur le sable fin du rivage.

Derrière nous, la vague, en se retirant se fendilla en grappes échevelées parmi les roches, comme la gerbe de blé sous les dents du cylindre d'un moulin à battre.

Nous n'avions pas de temps à perdre. Sauter à terre et traîner notre canot derrière nous, avant l'approche de la seconde vague, fut pour nous l'affaire d'un instant.

Nous étions trempés comme des rats d'eau, mais nous étions en lieu sûr, du moins pour le moment.

Notre premier mouvement fut de nous jeter à genoux sur le sable et de remercier Dieu de nous avoir si miraculeusement sauvés.

Les esprits forts trouveront peut-être cela puéril. Ils auront tort. Car c'était un spectacle véritablement touchant que celui de ces quatre chasseurs au teint hâlé, tout moulus et les habits trempés, s'agenouillant sur le sable humide, loin de la vue des hommes, pour exprimer leur gratitude à l'Éternel, dans une simple, mais fervente prière.

Ce devoir rempli, nous primes notre canot que nous appuyâmes contre un rocher, et après nous être dépouillés d'une partie de nos habits mouillés et nous être roulés dans nos couvertes, sous ce frêle

abri, nous tombâmes bientôt dans un profond sommeil.

CHAPITRE VIII

L'ILE DU GRAND MANITOU.

Les îles *Manitou*, comme plusieurs de nos lecteurs le savent, sont situées au Nord-Est du lac Michigan, environ soixante milles Nord de la rivière Manistée. Il y en a donc, qui portent respectivement les noms de *Grand* et de *Petit Manitou*.

A cette époque, l'île du grand-Manitou était le rendez-vous des Pottouatomis. Cette tribu, la plus puissante de toutes celles de l'Ouest, en est peut-être aussi la plus cruelle, malgré les sentiments d'amitié qu'elle professe à l'égard des blancs. Elle se laisse aller aux atrocités les plus révoltantes, surtout lorsqu'elle est à peu près certaine de l'impunité.

Nous n'avions pensé à rien de tout cela avant de nous endormir, absorbés que nous étions par le souvenir du terrible danger qui nous avait environnés et par la manière miraculeuse dont nous en avions été tirés.

Mais à notre réveil, l'idée des Pottouatomis se présenta bientôt à notre esprit.

Il était huit heures et demie du soir et nuit close. Nous nous étions endormis avec nos habits mouillés, et nous nous sentions les membres un peu